

toient mauvais, et l'on n'en pouvoit pas prou avoir. Les gens des villes atroupés couraient, toutes les nuits par les campagnes, chez les paysans pour avoir quelques morceaux de pain. Même des gens de considération, gens de métiers et autres, on leur jetoit quelque peu de pain par les fenêtres, de peur d'être tué ou égorgé, car le monde n'étoit pas en sûreté chez eux, et dans cette même année, nous avons eu la guerre avec le Piedmont, qui nous a perdu entièrement, car un régiment n'étoit pas sorti de la maison que les autres y entroient : et, avant celle-ci, la guerre de Messine, où il y avoit toutes sortes de nations, tous méchants. Toute la nuit il falloit leur donner à manger et courir par les rues pleines de neige, endurer de grands froids en mangeant notre bien et n'avoir pas la paix avec eux. C'étoient des démons sortis de l'enfer. Dans ladite année 1709, le bichet de froment a valu vingt-trois livres, le seigle seize livres : et depuis ce temps jusqu'en 1725, le froment a valu, presque toujours, six, sept et huit livres, et le seigle trois quatre et cinq livres et de grosses tailles, capitations et beaucoup d'autres impositions, Les récoltes ne pouvoient pas payer lesdites tailles, et impôts. Il falloit vendre les biens. De plus, les miliciens que chaque année on prenoit par force, on les menoit tous enchaînés avec des chaînes de fer, comme des démons, jusques à trois cents dans la même chaîne, couchés en prison ou dans les écuries, sans les sortir de leur chaîne accompagnés du prévost, de ses archers et des sergents qui voloient tout ou prenoient une partie de leurs étapes ; et les pauvres soldats de la milice crevoient par les chemins sans aucune miséricorde de personne. Dieu veuille que cela, dans votre temps, ne vous arrive jamais, et priez Dieu pour nous de tant de souffrances que nous avons endurées pour vous conserver ce que nous vous avons laissé. Ce n'est pas sans grandes peines et beaucoup de chagrins. Encore une fois, priez le Seigneur qu'il nous récompense de nos maux en son saint paradis, et nous ferons de même pour vous, si nous avons le bonheur d'y habiter. »

M. Chambeyron a bien raison de louer *ces lignes attendrissantes, écrites sans art, mais qui touchent plus vivement que les tirades compassées de tant d'historiens modernes.*

A notre tour, nous louerons l'auteur d'avoir su jeter de l'intérêt sur un sujet assez mince, et, en quelques pages d'un bon sens droit et infiniment honnête, d'avoir ainsi retracé les humbles fastes d'une ville qui touche de si près à la nôtre.